

QUE SIGNIFIE LA CATÉGORIE GRAMMATICALE DU GENRE? APPROCHE HISTORIQUE (I)

JAVIER SUSO LÓPEZ - RODRIGO LÓPEZ CARRILLO
Universidad de Granada

1. LANGUE Y RÉALITÉ: LINGUISTIQUE, SÉMANTIQUE, GRAMMAIRE, GENRE

«Language is a tool for expressing meaning» (A. Wierzbicka): la langue est un outil forgé par l'espèce humaine pour signifier, pour exprimer quelque chose qui possède de la signification, pour dire quelque chose (aux autres, à soi même):

We think, we feel, we perceive -and we want to express our thoughts, our feelings, our perceptions. Usually we want to express them because we want to share them with other people, but this is not always the case. We also need language to record our thoughts and to organise them. We write diaries, we write notes to ourselves, we make entries in our desk calendars, and so on. We also swear and exclaim -sometimes even when there is no one to hear us. The common denominator of all these different uses of language is not communication but meaning (Wierzbicka, 1992: 3).

Bien sûr, la langue (n'importe quelle langue naturelle) est bien d'autres choses: elle constitue un "objet formel" puisqu'elle s'organise dans un système de signes, elle est aussi "un objet historique", ou "une entité dotée d'une vie propre", et elle remplit bien d'autres fonctions: elle est un "instrument médiateur de la conduite des hommes", "un outil culturellement élaboré", "un moyen de développement de la capacité d'abstraction"... À partir de Saussure, il est normal de considérer que la fonction essentielle de la langue est la fonction de communication. Probablement, le développement exceptionnel du langage humain surgit du besoin ressenti par les petites collectivités d'humains de se mettre d'accord dans la chasse, la défense, la répartition des tâches, et ainsi survivre à des conditions de vie extrêmement dures. On peut ainsi dire que la langue naît du besoin de communication des hommes entre eux.

Mais cette fonction est seconde, d'un point de vue génétique: la communication est impossible si, auparavant, il n'y a pas eu une création de signification, unité de base de toute pensée, et donc sans la constitution de signes (signaux, symboles) qui codifient cette signification. Si le besoin communicatif explique la genèse du langage, pour que la communication puisse se produire, il faut que ces groupes d'hommes élaborent des unités de signification: les hommes ont ressenti ce besoin d'expliquer, de s'expliquer les choses du monde, de connaître l'environnement vital, d'une façon très prosaïque ou matérielle si l'on veut initialement: quelles plantes ou quels fruits sont comestibles, quels animaux sont dangereux, appels pour attirer l'attention, etc. Ces opérations, instinctives chez les animaux, se transforment en opérations conscientes, en réalités conceptuelles grâce au langage; c'est ensuite qu'elles peuvent être mises en commun, modifiées, affinées, et se fixer à travers des signes en réalités partagées, socioculturelles: «Necesitamos el lenguaje para pensar. Más aún, y como dice Gilson, no podemos estar absolutamente seguros de que pensamos algo hasta después de haberlo dicho»

(in García Meseguer, 1988: 65). Le langage surgit donc de l'interaction significative des premières collectivités d'humains, de la mise en partage du "sens".

Donc, si bien la communication est la fonction essentielle, d'un point de vue social, elle doit être complétée d'une opération d'ordre psychologique préalable: l'opération qui permet de penser, d'octroyer de la signification. Lancelot et Arnauld, dans leur *Grammaire* (1660), avaient bien vu que la fonction première de la langue consiste à générer des concepts, à servir de "pont" entre la réalité matérielle et le monde immatériel (les pensées, les idées); c'est seulement après qu'on pourra les exprimer, les dire à d'autres (ou à soi-même, dans une verbalisation intérieure). De nos jours, la psycholinguistique réunit les deux opérations en une seule: la pensée (le sens) se construit au fur et à mesure que se crée le langage, que l'interaction langagière se déroule, dans un processus où le sens est négocié constamment entre les interlocuteurs. Il n'existe pas un "sens" pré-construit, mais continuellement re-construit: «Le langage est avant tout un moyen de communication sociale, un moyen d'expression et de compréhension. Le langage cumule la fonction de communication et la fonction de pensée» (Vygotsky, 1997: 57).

Par conséquent, la sémantique est (ou doit l'être) la pierre de touche de la linguistique: tout "signifie" dans une langue, tout possède de la signification: bien sûr, les moyens illocutionnaires, les mots, les expressions, les moyens prosodiques, les gestes, mais aussi, la grammaire (les procédés morphologiques, l'ordre des mots), les recours stylistiques... La grammaire n'est pas une pure forme, a-sémantique. Les distinctions établies dans la grammaire (du moins les parties du discours, les catégories grammaticales) signifient aussi quelque chose: l'objet de notre exposé consiste ainsi à nous demander pourquoi la catégorie du genre existe et ce qu'elle signifie.

Selon notre positionnement théorique, les opérations impliquées dans la création d'un concept (à travers sa fixation dans un mot ou unité lexicale) sont toujours des opérations d'abstraction à partir de la réalité: par ce processus, on garde l' "essentiel" de l'objet réel, tel qu'il est vu par les conditionnements socioculturels, religieux ou idéologiques de la communauté de locuteurs. Les concepts sont des créations des hommes; ils ne répondent pas de façon isomorphe à des objets réellement ou objectivement existants dans la réalité extérieure. Bien sûr, la langue produit une illusion mimétique: il y a des chaises, des arbres, des animaux, des rivières et des montagnes dans le monde extérieur. La Bible est là pour nous dire que Dieu, puis l'homme (à qui Dieu lui a concédé ce pouvoir) a mis des noms aux choses par leur essence même; pour Platon aussi, le langage est un reflet du monde réellement existant; et Sapir-Whorf ont réaffirmé au XX^e siècle cette conception spéculaire de la langue:

Se hacen afirmaciones que señalan un isomorfismo entre las estructuras lingüísticas y las estructuras ideológicas y sociales, entre el sistema de la lengua y la vida real. Parece sostenerse en un sentido ingenuo -pero similar al primer Wittgenstein- que realidad (y/o pensamiento de la realidad) y lenguaje tienen una relación isomórfica: una correspondencia biunívoca. Se cree que el lenguaje es un fiel reflejo del mundo -lenguaje retrato- por lo que se supone una gramática especular (Catalá González y García Pascual, 1995: 6-7).

Si la langue est la réalité, il suffirait de changer la langue pour changer la réalité! Certains s'y acharnent cependant, avec un succès relatif ou temporaire: certains politiciens, les états dictatoriaux, les religions, les publicitaires, les névrosés... On re-crée en fait un "autre" monde, qui existe dans les esprits des gens, un monde fictif, idéologique, et on le fait passer comme le seul existant, le vrai.

Aussi, si les langues reflètent fidèlement la "nature", on retrouverait les mêmes mots dans toutes les langues! Mais, dès qu'on y regarde de plus près, on voit que telle langue ou telle

autre procède à des distinctions particulières: le français possède des fleuves et des rivières tandis que l'espagnol ne fait pas cette distinction conceptuelle; un même mot peut désigner plusieurs choses: en français, le bois est un groupe d'arbres et aussi la matière dont sont faits les arbres; les termes de couleurs ne se correspondent pas d'une langue à l'autre... La distinction de l'espagnol entre le "ser" et le "estar" constitue la preuve majeure d'une non- correspondance entre la langue et la réalité, mais que la langue reflète la réalité vue par l'homme: les objets de la nature ne savent pas s'ils sont de façon permanente ("son") ou s'ils le sont momentanément ("están"), ce sont les locuteurs qui établissent cette différence. Chaque terme d'une langue est un microcosme social où se sont fixées d'innombrables visions et nuances de sens, le long des siècles. Il est certain que toute tentative de transport de l'expérience humaine sous une forme discursive, ou de "mettre en mots le monde" doit tenir compte de cette opération première par laquelle on nomme les choses, car les mots ne sont pas de simples outils: ils contraignent le locuteur vers des nuances qu'il faut savoir maîtriser.

Ainsi, rejeter l'isomorphisme entre la langue et la réalité (naturelle ou sociale) ne signifie pas nier toute relation significative entre l'une et l'autre instance, mais qu'il faut y établir un rapport dialectique, non linéaire: les choses sont vues à travers une certaine optique. C'est cette optique qu'il importe de mettre en relief. Par exemple, les constructions grammaticales (l'utilisation d'un déterminant ou pas, le choix d'un déterminant ou d'un autre, d'un mode verbal ou d'un autre mode verbal, la construction passive, la possibilité d'indiquer le sexe d'une personne avec un pronom...) sont dotées -c'est évident- d'une force ou d'une composante significative, différente dans chaque langue. En espagnol, on utilise le pronom "il" pour nous référer à une personne/animal de sexe masculin ou bien à un objet ("vete al cuarto y quédate encerrado en él"), le subjonctif quand on veut exprimer un fait éventuel ("cuando vengas mañana..."), un déterminant possessif pour exprimer un rapport d'appartenance ("su coche")... Ces constructions grammaticales ne sont pas universelles: en français, on utilisera le pronom "y" pour se référer à un lieu, la vision du futur n'est pas toujours éventuelle ("quand tu viendras demain..."), ou encore, on doit impérativement indiquer que quelque chose appartient à un groupe pluriel de possesseurs ("leur"). De la même façon, en anglais on doit dire le sexe du possesseur ("it's her birthday"), question à laquelle ne sont pas obligés les locuteurs espagnol et français, qui marqueront ce fait seulement pour lever une ambiguïté ("c'est son anniversaire, de Marthe, oui"). De même que les unités lexicales, les constructions grammaticales ne sont pas motivées de façon spéculaire ou isomorphe par rapport au monde extérieur: toute construction sémantique dans une langue n'est pas naturelle, mais "socioculturelle"; il s'agit de constructions humaines, socialement déterminées. À la différence des unités lexicales, qui souffrent d'un processus d'érosion de leur signification originelle très rapide, et qui se chargent continuellement d'acceptions nouvelles, les constructions grammaticales évoluent très lentement, puisqu'elles constituent l'ossature de la langue.

Le fait qu'il existe dans une telle ou telle langue des mots de "genre" différent doit donc posséder une signification, de même que la disparition ou l'évolution divergente de cette catégorie grammaticale dans les langues actuelles: ce n'est pas quelque chose de "naturel" (inscrit dans l'ordre des choses, de la nature, de la réalité extérieure). Mais cela ne peut pas être non plus a-signifiant, ou arbitraire: l'explication doit provenir de la "culture", de l'optique avec laquelle les peuples primitifs voyaient le monde. La catégorie du genre nous montre à travers quels filtres ou lunettes (idéologiques) les premiers hommes voyaient la réalité; les évolutions postérieures peuvent nous renseigner comment s'affrontent dans la langue les différentes optiques ou visions du monde des communautés de locuteurs historiquement constituées.

2. QU'EST-CE LE GENRE?

Il faut tout d'abord préciser dans quel sens on utilise le mot "genre". L'application du terme "genre" à la description grammaticale se produit déjà dans la langue grecque, puis la langue latine (*genus*, neutre): ce mot possède dans ces langues classiques un sens premier de "race, origine, ethnie" (*nobili genere natus*), dans l'abstraction ou généralité de celle-ci (de là, le glissement de sens postérieur vers "type, classe, espèce": *genus rei publicae; quod genus*), et rentrait dans une opposition par rapport à *gens*, terme féminin, qui s'appliquait à un lignage concret, une famille spécifique, divisée en plusieurs branches: *gens Cornelia, gens Sabina...*¹ À partir de l'acception indiquée de "type, classe", on applique le terme genre à la discipline grammaticale pour désigner les types de mots (les mots substantifs): grâce à ce concept, on distingue les mots masculins, féminins et neutres.

On retrouve ces deux acceptions du mot (race, ethnie; et type, classe, espèce) dans le terme médiéval français de *genre*, ou dans l'espagnol *género*: mais, le long de l'évolution historique, il perd la première acception, et on applique la seconde acception à de nombreuses disciplines qui surgissent avec le développement des arts, des sciences et des techniques.² De son côté, l'adjectif *générique* (ou *genérico*) prend le sens biologique de "commun à beaucoup d'espèces", et s'oppose à "spécifique": un substantif générique est donc celui qui comprend une série de termes particuliers dans son champ sémantique: *bateau* est le terme générique de nef, navire, galère, yacht, etc. *Homme* possède une acception spécifique (le mâle de l'espèce humaine) et une acception générique (l'être humain). *Femme* possède une acception générique (la femelle de l'espèce humaine) et une acception spécifique (l'épouse). Bien sûr, chaque langue réalise des répartitions particulières, le long de l'évolution historique.

Quant à son acception grammaticale, on doit dire que les catégories grammaticales (le genre, le nombre, le mode, l'aspect, la voix, le temps) correspondent à des divers points de vue sur les êtres, les objets, les notions; ce ne sont donc pas des catégories essentielles ou absolues: «Les catégories grammaticales sont toujours relatives à une langue donnée et à une certaine période de l'histoire de chaque langue» (Vendryès, 1968: 107). Elles ont toutes évolué énormément, de par la modification du point de vue utilisé par la communauté de locuteurs pour "voir" la réalité: une description de la catégorie du genre doit se faire forcément de façon génétique et diachronique; et prétendre tout expliquer par la seule observation de l'état actuel de la langue ne peut être qu'une entreprise vouée à l'échec: si les mots gardent des éléments significatifs antérieurs collés à leurs parois, d'autant plus les constructions grammaticales. Baylon et Fabre expriment nettement ce fait: «Le système du genre en français moderne est le résultat d'une évolution historique qui a "brouillé les fondements psychologiques" de cette catégorie» (Galichet, in Baylon&Fabre, 1973: 65). De même prétendre soumettre toutes les langues à des mêmes principes ou conclusions peut générer de fortes confusions. Nous allons ainsi situer nos réflexions au sujet du genre dans les langues française et espagnole actuelles dans une enveloppe historique (le latin, le grec, voir l'indo-européen) qui nous aidera forcément à mieux les comprendre.

Historiquement, on a essayé d'expliquer la catégorie du genre à travers deux grandes théories de référence: l'une, philosophique (psychologique, ou sémantique); l'autre, formelle. Galichet, par exemple, situe ses réflexions dans la première optique; à celle-ci correspondent

1. Ces deux termes (*gens, genus*) font ainsi partie d'un même champ sémantique qui conditionne leur évolution. Font partie du même champ sémantique des dérivés du verbe *generare* (engendrer): *genesis, genitor, genitalis, et genitivus* (un autre terme qui sera appliqué à la grammaire), de même qu'en espagnol et en français: *gendre, o yerno...*

2. Il est utilisé ainsi dans la biologie (le genre des êtres vivants, le genre humain) ou dans la littérature (les genres littéraires). Aussi, dans la vie courante (le genre de vie = les attitudes, la manière), ou encore, en espagnol, pour désigner les types de marchandise ("el género")...

des définitions telles que: «Propriété qu'ont les noms de représenter les sexes, et dans certaines langues, l'absence de sexe... On appelle genre ce qui distingue un nom d'avec un autre, conformément à la différence que la nature a mise entre les deux sexes» (Littré); ou bien: «Catégorie exprimant l'appartenance au sexe masculin, au sexe féminin ou aux choses (neutre)» (*Petit Robert*, CD-ROM). Il s'agit donc d'une catégorie grammaticale propre aux substantifs. Le rapport entre le genre (distinction grammaticale) et le sexe (catégorie naturelle, biologique) est posé de façon intrinsèque dans ces définitions: le genre grammatical correspondrait à une appréhension sexuée du monde extérieur.

La deuxième optique voit le genre grammatical en tant que phénomène de concordance qui affecte non seulement les substantifs, mais aussi les parties du discours qui leur sont "subordonnées": les articles, les adjectifs, les participes passés; et même le verbe, dans certaines langues comme l'arabe. Le genre est la «clase a la que pertenece un nombre sustantivo o pronombre por el hecho de concertar con él una forma, y generalmente sólo una, de la flexión del adjetivo y del pronombre» (*Diccionario de la RAE*), o bien la «catégorie de certains mots (nom, pronom, adjectif, article, participe passé)... qui est exprimée soit par leur forme propre (au féminin: elle, la, recouverte...) soit par la forme de leur entourage, par l'accord» (*Petit Robert*, CD-ROM). Cette optique formelle possède en outre deux composantes: il s'agit d'un phénomène syntaxique (la concordance) extériorisé par un phénomène phonético-scriptural (le morphème qui marque le genre). Les définitions actuelles proposées par les dictionnaires réunissent normalement les deux optiques dans un même énoncé.

Pour notre part, nous allons appliquer à l'analyse ces deux optiques (sémantique, formelle), avec deux procédés méthodologiques particuliers:

- on examinera d'abord la catégorie du genre à partir de chacun de ces deux points de vue, puis on rassemblera les données pour tirer des conclusions globales. Si on mélange tout dès le début, on risque de ne pas clarifier les choses;
- d'autre part, étant donné que toute tentative d'explication doit procéder de façon diachronique, nous allons adopter un schéma expositif où chacune de ces optiques va présenter ses réflexions selon un déroulement chronologique (Jespersen proposait déjà cette méthode en 1924). On aurait ainsi:

1. Une **optique sémantique**. Elle comprend plusieurs domaines d'application:

a) l'analyse du genre dans les substantifs qui se réfèrent aux êtres vivants. Dans ce domaine, il existe un "besoin" psycholinguistique de motiver le genre des substantifs par rapport au sexe réel du référent, ou, comme le dit Lamíquiz, «el sexo obliga, en principio, al género lingüístico del semantema por lo cual se da generalmente la correspondencia con el género real» (1987: 129). Ce besoin est à l'origine de la tendance onomasiologique des locuteurs, par laquelle -de façon "instinctive" dans les langues espagnole ou française- on essaye de marquer les substantifs/mots avec les empreintes (morphèmes) spécifiques de chaque genre (et ainsi, de façon naturelle les locuteurs auront tendance à marquer le genre du substantif féminin et à dire: *catedrática, médica* ou *ministra*; le phénomène du "laísmo" dans certaines régions espagnoles peut s'expliquer de cette façon; ou bien en français la dénomination: "ma" professeur, Mme "la" ministre).

Il est clair que l'approche linguistique/sémantique analyse le genre en tant que catégorie ou phénomène grammatical, qui ne se confond nullement avec le sexe (qui est affaire de la biologie...):³ le genre est une catégorie linguistique; le sexe par contre est une catégorie

3. L'application du terme "sexe" pour décrire le phénomène linguistique du genre (par exemple dans le titre de l'ouvrage de M. Yaguello: *Le sexe des mots*, ou bien dans le titre *Le sexe linguistique*, de *Langages*, 85) est donc une incohérence conceptuelle, explicable pour des raisons publicitaires ou bien par la volonté de provoquer un débat sur ce sujet.

naturelle qui appartient à la réalité extra-linguistique; on évitera les ambiguïtés en appelant chaque chose par son nom. Les mots n'ont pas de sexe: ils ont une genre, question qui peut posséder certaines connotations socioculturelles liées à la vision du monde de chaque société, ou à la vision de ce qui constitue la "masculinité" et la "féminité", et qu'on applique de façon métaphorique aux mots concrets. Le cas de l'anglais est exemplaire: les substantifs (même ceux qui se réfèrent aux êtres vivants) n'ont pas de genre, et cependant la réalité des êtres vivants est sexuée, on veut bien le croire!; et à l'inverse, on peut se référer à certains "objets" inertes grâce aux pronom *he* ou *she*, pour y associer des connotations idéologiques de l'ordre du "masculin" ou du "féminin".

b) L'étude doit comprendre non seulement les substantifs, mais aussi d'autres parties du discours, qui montrent une répartition des formes selon un système de genres (les pronoms), où il se maintient un troisième genre: le neutre.

c) Il existe des conditionnements socioculturels qui renforcent la tendance onomasiologique décrite dans le point antérieur (a), qui permettent de comprendre le fonctionnement de la catégorie du genre dans son ensemble, et qui projettent une certaine "motivation" du genre dans certains substantifs qui se réfèrent à des êtres non-animés, où le genre est en principe arbitraire .

2. Une **optique formelle**, qui comprend à son tour deux domaines:

a) un domaine morphologique, qui touche obligatoirement mais seulement les parties du discours construites autour du substantif (en français et en espagnol, les articles, les adjectifs, les pronoms, les participes passés). Dans ce cas, le genre ne signifie rien, du point de vue sémantique.⁴ Les substantifs possèdent aussi des marques formelles de genre, dans leur racine, ou à travers un appendice (morphème, suffixe) qui leur est ajouté: la présence de telle marque a pu être consubstantielle aux substantifs (dans l'indo-européen, c'est à travers cette marque qu'on distinguait les genres de mots, répartis en déclinaisons différentes), mais elle ne l'est plus; en effet, en espagnol rien n'indique le genre de mots tels que: *juez, paz, mar, nación*, ou bien en français: *juge, veste, foisonnement, dortoir...* Un étranger serait incapable d'indiquer le genre de la plupart des substantifs rien qu'à travers leur examen externe. Cependant, l'influence de l'ensemble du système produit une tendance sémasiologique (surtout en espagnol), par laquelle on tend à interpréter comme féminins ou comme masculins les substantifs dotés de certaines marques formelles (-a/-o).

b) un domaine syntactique, fonctionnel ou anaphorique, où le genre se réduit à un pur phénomène de concordance, qui n'indique rien d'un point de vue sémantique (si ce n'est d'un point de vue métaphorique, l'harmonie interne de la langue, etc.).

Cette optique formelle (morphologique et syntactico-fonctionnelle) permet en général des descriptions partagées par les linguistes (on est en présence de données objectives), face à l'optique sémantique où des divergences assez profondes surgissent quant aux interprétations socioculturelles.

3. Une **optique diachronique globale**, dont le domaine d'étude inclut les deux autres: l'étude génétique et historique nous donne de nombreux repères pour comprendre la constitution de la tendance onomasiologique, les conditionnements socioculturels, mais aussi la constitution de système formel (morphologique et syntaxique), et donc, la tendance sémasiologique, de même que la présence des nombreuses "irrégularités". La structure de notre étude adopte une présentation diachronique, à l'intérieur de laquelle nous introduirons les optiques sémantique et formelle.

4. Bien sûr, la critique poétique établit que certains sons peuvent produire des effets de sens (connotations) particuliers, par leur pouvoir évocateur: question éminemment culturelle.

3. LA CATÉGORIE DU GENRE DANS L'INDO-EUROPÉEN: QUELQUES RÉFLEXIONS

A. Meillet constatait au début du XX^e siècle que la catégorie du genre (c'est-à-dire la distinction des substantifs en genres) est totalement illogique: «Le genre grammatical est l'une des catégories grammaticales les moins logiques et les plus inattendues», «[elle est] presque toujours dénuée de sens», sauf dans quelques cas (la distinction entre animaux mâles et femelles) et, en outre, les marques ou les formes par lesquelles les langues indiquent cette différenciation ne gardent pas une cohérence systémique (Meillet, 1956a: 202-203). Cette réflexion n'est pas seulement applicable aux langues actuelles: les langues indo-européennes présentaient déjà cette double incohérence. Les efforts pour comprendre de façon rationnelle le genre se révèlent infructueux. Plus récemment, le sociolinguiste Ch. Baylon ressent un malaise similaire: «Le genre, en français, du point de vue du signifié, entretient avec le sexe des relations complexes car l'homologie entre les deux classifications du genre et du sexe n'a rien de constant pour les êtres animés. Pour les humains, il existe un nombre non négligeable de noms masculins désignant des femmes [...] À l'inverse, un certain nombre de noms féminins s'appliquent à des hommes [tels que] estafette, ordonnance, recrue, sentinelle, vedette, vigie» (Baylon, 1996: 114). Cette impossibilité d'explication logique ou la présence d'une série d'inconséquences mène certains linguistes (voir par exemple Violi, 1987: 23) à penser que la catégorie du genre n'est pas signifiante. On va reprendre les études réalisées sur l'indo-européen et les langues qui en sont issues (grec, latin de façon spéciale) et exposer les principales conclusions qui ont été tirées, à partir de ce constat de ne pas prétendre tout expliquer ni tout comprendre.

Toutes les langues primitives possèdent un trait commun: les locuteurs catégorisent en "genres" ou en "classes" de mots l'expérience qu'ils tirent de leurs contacts avec la nature, à partir d'une conception animiste propre au stade d'évolution de leur civilisation/culture, cadre idéologique par lequel ils expliquent les multiples phénomènes naturels auxquels ils sont confrontés. La première catégorisation -dans l'indo-européen mais aussi dans les langues amérindiennes- consiste à distinguer les êtres animés (ou vivants) et les êtres inanimés (dépourvus de vie). Bien sûr, certains phénomènes étaient douteux: le feu est-il un être animé ou pas? Ou bien un arbre, qui donne des fruits, ou la pluie, l'eau...La différenciation entre genre masculin et genre féminin se situe, dans l'indo-européen commun, à l'intérieur de la première catégorie:

genres de mots	animés (vivants)	Masculin
		Féminin
	inanimé (sans vie), neutre	

Las langues actuelles maintiennent, en quelque degré, la barrière primitive entre l' animé et l'inanimé. Jespersen établit ainsi un tableau pour les pronoms de la langue anglaise, qui montre le maintien de cette séparation primitive, et qu'on peut transférer presque sans changements au français et à l'espagnol:

<i>animé</i>			<i>Inanimé</i>		
who	qui	quién	What	quoi, qu'est-ce que	qué
somebody, someone	quelqu'un	alguien	something	quelque chose	algo
nobody, no one	personne	nadie	Nothing	rien	nada

<i>animé</i>			<i>Inanimé</i>		
he, she	(il, elle)	(él, ella) ⁵	It	(il, elle)	ello
him, her	(le, la)	(le, la)	It	(le)	lo
(this, that)	celui-ci...	éste, ése, aquél...	(this, that)	ça, ce	esto, eso, aquello

Cette barrière subsiste encore dans les langues actuelles, au-delà du système des pronoms, et constitue un phénomène phonétique: franchir cette barrière en attribuant le nom d'une chose à un humain acquiert une signification injurieuse, puisque cela produit un effet de chosification: "eh, toi, machin, truc...". Mais aussi dans la syntaxe: l'espagnol fait précéder le COD de la préposition *a* quand c'est un animé (*he visto al ministro*, mais *he visto Madrid*, exemples cités par Jespersen 1971: 335). De la même façon, l'anglais tend à éviter le génitif en -s avec les inanimés; en français, les pronoms *en-y*, par leur étymologie et à partir surtout du XVII^e siècle, ne peuvent pas avoir comme référent des personnes ou des animaux, mais seulement des inanimés (idées, lieux, objets...).

Le système de classement de l'indo-européen n'est pas le seul parmi les langues primitives⁶: la variété des classements montre qu'il est conditionné par la vision "culturelle" des communautés de locuteurs primitives. On peut donc établir que la catégorie du genre grammatical est liée, d'un point de vue génétique, à la perception et à l'expérience de la réalité: les peuples primitifs sélectionnent certains aspects comme "pertinents" et d'autres non (Violi, 1987: 17), en fonction de leur système conceptuel et de leurs besoins d'adaptation pour survivre et vivre en communauté, et les catégorisent dans leurs langues respectives.

C'est la vision/conception animiste de la nature qui est à la base du système conceptuel/idéologique des peuples primitifs: la nature est habitée par des forces vivantes, incompréhensibles. Certains phénomènes naturels sont la manifestation de forces internes à la terre, similaires à celles qui permettent aux animaux et aux hommes de bouger, de respirer, de vivre. La divinisation de telles forces en est la conséquence religieuse, ou socioculturelle; l'attribution du genre animé en est la conséquence linguistique. Et donc, il faut dire que cette différenciation est culturelle, et non pas naturelle: les plantes, les arbres, sont-ils de genre animé ou inanimé? Si on les classe dans la catégorie des animés, est-ce des masculins ou des féminins? Ainsi, l'attribution aux substantifs d'un genre (animé/inanimé) produit déjà une première distorsion logique, pour notre logique des choses (que Meillet mettait en relief avec un certain désespoir): le feu, l'eau, le vin, etc. sont des êtres animés pour les peuples indo-européens.

Il est raisonnable de penser que la différenciation postérieure en mots masculins et féminins surgit de l'expérience des premières sociétés sédentarisées, qui développent une domestication d'animaux sauvages et donc un élevage primitif, ainsi qu'une agriculture rudimentaire, situation qui caractérise les peuples de langue indo-européenne et sémitique. À l'inverse, une telle différenciation n'était pas nécessaire chez les peuples nomades, qui vivaient de la cueillette ou

5. On met tels pronoms entre parenthèses puisqu'ils peuvent se référer à un animé ou à un inanimé, face au système anglais: *he-she-it*. À l'inverse, en anglais *this y that* peuvent s'appliquer à des animés ou à des inanimés.

6. Les langues africaines bantoues (Afrique du Sud) catégorisent l'expérience du monde à travers un système de genres qui comprend jusqu'à 16 types de mots différents, en opposant des caractéristiques telles que: liquide/solide, grand/petit, lisse/en relief, etc., sans qu'ils aient retenu la variable sexe. Les langues algonquines (Indiens de l'Amérique du Nord) distinguent deux classes d'êtres (animés et inanimés), mais elles classent dans le premier groupe certaines parties du corps (siège de vie) et d'autres non. Les langues hamitiques distinguent deux classes de mots: la première inclut des objets importants et les êtres de sexe masculin, la seconde est réservée aux objets peu importants et les êtres de sexe féminin. Les langues sémitiques possèdent le masculin et le féminin, mais ne possèdent pas la classe de mots neutres...

de la chasse (langues amérindiennes, africaines...). L'organisation de l'agriculture et de l'élevage induit le besoin de distinguer entre les femelles et les mâles dans les animaux: sans de telles connaissances, l'élevage est impossible. De là que seulement les animaux "domestiqués" (et pas tous)⁷ possèdent un mot pour le mâle et un mot pour la femelle. C'est pendant la période néolithique, dans les peuples du Moyen Orient (10.000-4.000 ans AC) qu'il se produit une appréhension sexuelle de la réalité, qui est symbolisée à travers une inscription linguistique qui consiste dans l'établissement, à l'intérieur des substantifs animés (dont les humains bien sûr), de la catégorie d'êtres de sexe masculin et d'êtres de sexe féminin. C'est-à-dire -et ceci est toujours valable-, on introduit des différences dans la langue (des catégorisations grammaticales ou conceptuelles-lexicales) quand celles-ci sont socialement, économiquement ou culturellement pertinentes: là où il n'y a aucun besoin de préciser le sexe de référent, on continuera d'utiliser le substantif générique correspondant (par exemple, un *animal*; ou bien, un *bébé*; *regarde le cheval*: il n'existe pas pour les locuteurs de nécessité de préciser le sexe du référent).

Aussi, très tôt, les premières communautés d'hommes commencent à mettre en rapport (symboliquement, significativement) deux réalités différentes: le monde naturel, où il existe une différenciation des êtres vivants en sexes (mâle, femelle), et la représentation culturelle de cette réalité (à travers la langue). On va ainsi appliquer -de façon métonymique ou métaphorique- le genre masculin ou féminin à certains êtres, en les catégorisant à l'aide d'un mot, par les propriétés attribuées culturellement au sexe mâle et au sexe femelle.

Comme tendance générale, dans l'indo-européen commun, l'attribution du genre féminin se réalise d'abord aux êtres vivants de sexe femelle, et postérieurement aux forces de la nature et aux phénomènes générateurs de "vie". De leur côté, on va attribuer le genre masculin aux êtres vivants de sexe mâle, puis aux fruits (produits par les forces créatrices) et aux instruments. Des études effectuées dans le grec, le latin et le sanscrit montrent qu'il existait un nombre de mots de genre féminin plus élevé que ceux de genre masculin, et surtout qu'ils se répartissaient selon un schéma duel d'opposition significatives, où le féminin s'oppose autant au neutre qu'au masculin. Le résultat est le système d'oppositions suivant (valable globalement pour l'ensemble des langues issues de l'indo-européen):

-les noms des actions (arts, lutte, courses, les jeux) sont féminins, tandis que l'organe qui permet l'exercice de l'action est neutre ou masculin (par exemple, la vue est féminin et l'oeil est neutre); les instruments ou objets sont neutres, puisque inanimés;

-les parties ou les organes actifs du corps (la force musculaire, le sang, la salive, la sueur...) sont féminins, tandis que les organes immobiles sont neutres (par exemple, en latin: *iecur*: le foie; *os*: l'os...), excepté s'ils sont associés à des croyances religieuses qui les transforment en siège de sentiments. La main est de genre féminin (elle exerce une action intelligente, contrôlée), tandis que le pied est neutre ou masculin (il exerce une action incontrôlée);⁸

-les processus mentaux (désirs, sentiments, émotions) sont de genre féminin;

-les facultés humaines et les noms abstraits sont de genre féminin, car ils sont compris comme des forces ou des humeurs qui produisent une certaine action chez le sujet: la rage, l'amour, la faim, la soif, la force, la voix... Elles ne correspondent à aucun objet visible, et sont vues en tant que réalités dotées de vie propre qui pénètrent chez l'individu;

7. Malgré cela, certains animaux domestiques possèdent un nom générique (pour l'ensemble de l'espèce): c'est de cas de *bous* (en grec) et *bos* (en latin), qui désignent autant le boeuf que la vache, de même que *canis* (chien), *hippos* (cheval mâle et jument)... On proposera une explication plus loin.

8. Meillet propose une autre explication, qui sera reprise par les partisans de la croyance dans un sexisme linguistique intrinsèque: la main est de genre féminin parce qu'elle reçoit (donc, association à l'idée de passivité, de réception, d'attitude où l'on subit quelque chose) tandis que le pied est masculin parce que c'est un agent actif, voire agressif.

-les arbres fruitiers sont de genre féminin (même le nom générique *arbor* est féminin en latin), tandis que le fruit est masculin ou neutre. Meillet observe ainsi que «l'arbre était considéré comme une sorte de femelle qui produit des fruits; cette opposition s'observe parfois en slave où le nom de la pomme est généralement neutre et le nom du pommier féminin. Elle est régulière en grec et en latin» (in Yaguello 1989: 131).

-les forces de la nature sont de genre féminin (le tonnerre, la pluie, l'eau, le feu, les noms des astres, le sommeil, les noms du jour (lumière) et de la nuit...

C'est-à-dire, le genre grammatical féminin est le pivot autour duquel une vision religieuse et culturelle de la réalité cristallise; on verra l'élément opposé ou contraire comme la négation d'une qualité caractéristique, et portera ainsi (donc, de façon non significative, comme absence) le genre masculin ou neutre. De telles attributions de genre (animé: féminin-masculin) expriment l'essentiel de telles civilisations. Nous pouvons ainsi affirmer que la distinction du genre dans les langues issues de l'indoeuropéen ne peut pas être expliquée par le recours à l'existence d'une société andro-centrique qui aurait façonné la langue à l'image des hommes: cette projection idéologique est totalement anachronique et ne se correspond nullement aux premières sociétés néolithiques qui étaient plutôt des sociétés matriarcales, qui ne s'articulaient plus sur la chasse et sur la guerre (la force): elles étaient organisées à partir de la relevance socio-économique, culturelle et religieuse de la femme (porteuse de vie).

C'est à partir de ce cadre général qu'il faut s'approcher de la question du genre, et essayer d'expliquer les nombreuses "exceptions" (dans la langue grecque et la langue latine) qui obligent à nuancer les outils d'analyse, question que nous abordons dans l'article suivant.

BIBLIOGRAPHIE

- BAYLON, Ch. (1996) *Sociolinguistique. Société, Langue et Discours*, Paris, Nathan.
- BAYLON, Ch; FABRE, P. (1973) *Grammaire systématique de la langue française*, Paris, Nathan.
- BRUNOT, F. (1926) *La pensée et la langue*, Paris, Masson et Cie, 2^e éd.
- CATALÁ GONZÁLVES, A.V.; GARCÍA PASCUAL, E. (1995) *Ideología sexista y lenguaje*, Barcelona, Octaedro.
- CHESNEAU, A. (1996) *La Grammaire, code ou sens?* CRPD de l'Académie de Grenoble.
- DAMOURETTE, J.; PICHON, E. (1911-27) *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, Paris, D'Artrey, 2 volumes.
- DAUZAT, A. (1943) *Le génie de la langue française*, Paris, Payot.